

# La formation des journalistes scientifiques en Asie

*Vers un meilleur journalisme scientifique et technique dans la région Asie et Pacifique*

par Adlai J. Amor

**D**onne un poisson à un homme et il sera nourri pour la journée, mais apprends-lui à pêcher et il sera nourri pendant toute sa vie. Ce vieux proverbe chinois est peut-être à la clef de la formation du journaliste scientifique et, partant, d'une meilleure information du public sur les questions de science et de technologie dans le monde en développement.

Désormais intégrée à notre vie quotidienne, la science doit encore être assimilée par des millions d'Asiens pour que leurs pays puissent se moderniser et se développer. Mais la vulgarisation est une tâche difficile, en particulier dans les pays où la composante rurale de la population est importante, comme c'est le cas en Asie. En effet, les taux d'analphabétisme y sont bien souvent élevés et les possibilités de contact direct avec la science et la technologie modernes sont rares, alors que c'est précisément dans ces régions où le besoin d'exploiter la science et la technologie se fait le plus sentir.

## Les programmes de formation en Asie

Bien que les rapports entre scientifiques et journalistes ne soient pas toujours faciles, les grands organes d'information ont toujours été vus comme le meilleur moyen de renseigner le public sur les questions scientifiques et technologiques. Ce rôle des médias a été souligné à nouveau en 1984 lors de la Conférence sur la formation des journalistes en Asie, réunie à Manille (Philippines). Les participants, quelque 40 éditeurs, rédacteurs en chef et professeurs de journalisme en Asie, ont demandé que soit organisée une formation plus spécialisée pour les journalistes d'Asie, notamment dans les domaines en question.

Des efforts ont déjà été faits pour encourager le journalisme scientifique en Asie, en particulier au Japon, mais ils ne se sont vraiment matérialisés qu'au cours des 15 dernières années. L'idée-force de cette action est que l'on peut accélérer le développement en faisant mieux

comprendre au grand public en quoi la science et la technologie peuvent faciliter ce développement. Aussi faut-il persuader les journalistes d'Asie de la valeur informative des nouvelles locales dans ces domaines.

Les protagonistes de ce mouvement sont la Press Foundation of Asia (PFA), Fondation asiatique pour la presse, et l'International Development Research Centre (IDRC), Centre international de recherche sur le développement, au Canada. La Fondation, installée à Manille, est un organisme privé à fins non lucratives appartenant aux propriétaires et directeurs de journaux et périodiques de la région. Elle s'occupe de la formation de journalistes depuis 1968 et a organisé à ce titre plus de 104 séminaires, ateliers et autres réunions, dont 25 ont été consacrés aux questions scientifiques et technologiques générales, à la santé, à l'environnement, à l'énergie, à l'agriculture et à la démographie. En tout, 2488 journalistes au moins ont pris part à ces activités, soit une moyenne de 136 par an depuis 1968.

La Fondation dirige aussi le seul service d'information scientifique de la région Asie et Pacifique, le *Depthnews Science Service*. Il a comme clients quelque 600 journaux et stations de radiodiffusion, et ses nouvelles sont publiées ou diffusées en 14 langues. Ce service a été organisé avec l'aide de l'IDRC.

Ce dernier, installé à Ottawa (Canada), est un organisme d'assistance internationale unique en son genre qui se consacre à l'application de la science et de la technologie pour résoudre les problèmes de développement. C'est un organisme public créé par l'Etat canadien en 1970, mais dirigé par un conseil des gouverneurs international et indépendant. On peut affirmer que personne dans le monde n'a fait autant que lui, et en si peu de temps, pour stimuler le journalisme scientifique dans le tiers monde.

Depuis 1974, la PFA et l'IDRC travaillent de concert; ils ont organisé ensemble des ateliers de rédaction scientifique — en 1974, 1977 et 1982 aux Philippines, en 1975 en Inde et, au début de cette année, en Malaisie. (Mentionnons cependant que le premier cours régional sur ce sujet a été organisé à Tokyo en 1970 par la PFA et le Nihon Shimbun Kyokai, Association japonaise des propriétaires et directeurs de journaux.)

D'autres réunions ont eu lieu au cours des dernières années, dont plusieurs ateliers organisés à New Delhi en mai 1984, avec l'aide de l'IDRC et la participation du

M. Amor est l'ancien rédacteur en chef adjoint de l'Agence *Depthnews Asia*, et dirige la formation à la Fondation asiatique pour la presse. Il s'occupe activement de la formation des journalistes dans la région Asie et Pacifique, en particulier dans le domaine scientifique. On peut le joindre par l'intermédiaire de l'Institut de la presse des Philippines, P.O. Box 3350, 1099 Manille, Philippines. Cet article est une mise à jour de celui qui a paru dans *«Impact — Science et société»* de l'UNESCO.

Press Trust de l'Inde, à Kuala Lumpur en septembre 1984 avec la collaboration de l'Agence d'information malaisienne BERBAMA, et à Los Baños (Philippines) en 1985, avec la participation de l'Agence d'information philippine. Un autre atelier, destiné celui-là à des réalisateurs de programmes radiophoniques, a été organisé en Malaisie en été 1984, avec la collaboration de l'Institut Asie-Pacifique de promotion de la radiodiffusion.

La Fondation n'a pas contribué au financement de ces réunions, mais elle a fourni les services d'instructeurs et de consultants. Elle a appuyé de la même façon l'Organisation mondiale de la santé et le Programme des Nations Unies pour l'environnement en organisant des ateliers de reportage sur les questions de santé et d'environnement pour des journalistes de la région Asie et Pacifique.

---

### Formation des instructeurs

S'il est vrai que l'effectif des rédacteurs scientifiques a augmenté dans la région au cours des années grâce à la formation dont nous venons de parler, aucun effort systématique n'a été déployé jusqu'à récemment pour former de nouveaux instructeurs. S'inspirant de notre proverbe chinois, la PFA et l'IDRC ont essayé de forcer cette lacune.

---

*«...Les grands organes d'information ont toujours été vus comme le meilleur moyen de renseigner le public sur les questions scientifiques et technologiques»*

---

La Fondation espère que cette nouvelle orientation incitera les médias à se rendre autonomes et à former eux-mêmes leurs collaborateurs, ce qui, incidemment, permettrait de tirer meilleur parti des ressources limitées de la région.

Trois ateliers de formation d'instructeurs ont été assistés par l'IDRC dans le tiers monde, depuis 1984. Le premier a eu lieu en Colombie en 1984, le deuxième à Harare (Zimbabwe), en novembre 1985, et le dernier en date à Shah Alam (Malaisie), en janvier 1986.

L'intention qui a animé ces ateliers était non seulement d'enseigner le journalisme scientifique, mais aussi de concevoir des programmes pour les journalistes scientifiques et d'apprendre à ceux-ci à enseigner leur spécialité. Cette idée a été développée par la suite lors de l'atelier de Malaisie pour englober la préparation du matériel didactique approprié.

Pour le professeur Mack Laing, de l'Université canadienne de l'Ontario occidental, c'est l'atelier de Malaisie qui a été le mieux réussi. Il avait lui-même dirigé l'atelier du Zimbabwe, et faisait partie en Malaisie d'une équipe comprenant deux professeurs de journalisme, un journaliste scientifique et un expert instructeur en technologie.

La PFA a contribué au financement de cet atelier auquel ont participé 18 journalistes et instructeurs de neuf pays d'Asie et du Pacifique. Parmi les participants,

deux ou trois journalistes professionnels n'avaient pas enseigné au cours de leur carrière, tandis que huit autres l'avaient fait soit occasionnellement, soit dans le cadre de cours réguliers organisés dans leur entreprise.

---

### Le programme de l'atelier

L'atelier destiné à former les instructeurs comportait deux volets principaux. Le premier se rapportait au contenu de l'information et se subdivisait en deux parties — journalisme scientifique et formation/développement dans ce domaine. Le second concernait le processus de formation et consistait à définir les besoins et les compétences à s'assurer en vue d'élaborer une méthodologie permettant d'établir un module d'enseignement pertinent.

Les participants devaient préparer de brèves leçons de 15 minutes sur un thème quelconque de journalisme scientifique. Chaque leçon était enregistrée sur bande vidéo en vue d'un examen critique ultérieur en groupe. Des modules d'enseignement ont également été élaborés pour toute la gamme des sujets intéressant la formation des journalistes scientifiques, des rédacteurs en chef et des instructeurs. Ces modules sont actuellement mis au point en vue de leur publication dans un manuel intitulé *Science Journalism Training*, le premier de son genre en Asie.

Vu le succès de cet atelier, les membres du conseil d'administration et les cadres de la Fondation ont décidé d'en organiser d'autres chaque année.

A l'avenir, qu'il s'agisse de la formation d'instructeurs en journalisme ou de journalisme scientifique, il conviendrait de bien préciser six points essentiels: participants, calendrier, matériel didactique, instructeurs, rapports science-médias, évaluation et formation complémentaire.

**Participants.** Lorsqu'on organise un atelier de journalisme scientifique, il ne faut pas oublier que la plupart des journalistes ne sont scientifiques aujourd'hui que par accident — quoique quelques-uns le soient par choix. La plupart d'entre eux ont fait leurs humanités mais ont à peine abordé l'étude des sciences. Ils sont devenus journalistes scientifiques parce qu'on leur a demandé de couvrir tel ministère de la santé publique ou tels problèmes de l'environnement. Une fois affectés à d'autres rubriques — affaires municipales, parlement, etc. — peu nombreux sont ceux qui continuent de s'intéresser aux sciences.

C'est pourquoi les organisateurs de la formation doivent penser à l'avenir. Si le participant a été formé et motivé au début de sa carrière, quand il sera plus tard à la rédaction, il sera plus enclin à accepter des papiers traitant de science et de technologie, de sorte que davantage de nouvelles sur ces questions seront diffusées par les médias.

La plupart des participants à ces ateliers écrivaient déjà depuis trois ans au moins, mais c'était la première fois qu'ils assistaient à un cours de rédaction scientifique. Il était donc essentiel de les persuader de cesser d'être des journalistes scientifiques d'occasion pour se donner une motivation et s'intéresser réellement au compte rendu scientifique et technologique. Leur carrière échappait évidemment à leurs inspecteurs, mais

ceux-ci ont fait beaucoup pour améliorer et développer dans l'immédiat la couverture de la science et de la technologie par les journaux ou les agences d'information pour lesquelles travaillaient leurs élèves.

**Le calendrier.** L'atelier type de journalisme scientifique que la PFA a mis au point en quelques années consiste en un arrangement judicieux d'exposés, d'exercices pratiques, de devoirs de rédaction et de visites.

Les matinées sont généralement réservées aux exposés sur des questions scientifiques et technologiques, qui permettent aux participants d'améliorer leurs connaissances. Les après-midi sont consacrés à des discussions sur la façon de communiquer ces connaissances au public.

Les exercices pratiques sont des séances peu structurées, qui laissent aux instructeurs une grande latitude pour examiner les problèmes qui se posent aux participants. Il peut s'agir aussi bien de simplifier l'exposé de problèmes scientifiques complexes ou de données statistiques, ou encore de situer les difficultés dans le contexte scientifique et technologique des divers pays.

**Devoirs de rédaction.** Prenant comme sujet un mémoire ou une visite scientifique, ces devoirs font partie intégrante des exercices pratiques. Les participants sont même invités à écrire pour leurs publications respectives pendant la durée de l'atelier. Cela non seulement améliore la couverture du sujet, mais donne aussi aux instructeurs une bonne assise pour structurer les exercices, tout en contribuant à créer l'atmosphère de salle de rédaction que les organisateurs s'efforcent d'entretenir pendant le stage.

**Visites.** Elles sont particulièrement utiles en ce qu'elles donnent aux journalistes l'occasion d'acquérir une connaissance de première main des conditions qui règnent dans la nature, à l'usine ou dans l'établissement de recherche. Par ailleurs, les scientifiques eux-mêmes se sentent plus à l'aise pour parler dans leur ambiance familière de travail que dans une salle de classe. Au moins une visite est prévue, de préférence vers le milieu de la semaine. Un atelier de deux semaines peut comporter jusqu'à trois visites.

Pour des raisons pratiques, un atelier de formation d'instructeurs ou de journalistes scientifiques et techniques généraux dure au maximum deux semaines. Une semaine est l'idéal pour les ateliers spécialisés essentiellement consacrés à des questions de santé publique et d'environnement. Des réunions de plus courte durée peuvent être organisées, comme c'est le cas des séminaires d'orientation pour journalistes scientifiques chevronnés ou en activité.

En vérité, la durée des ateliers dépend finalement du temps libre que les services de rédaction peuvent laisser à leurs collaborateurs. Comme la plupart des journaux d'Asie et du Pacifique sont sous-équipés en personnel, les journalistes peuvent s'absenter pendant deux semaines tout au plus.

**Matériel didactique.** Depuis peu, les ateliers utilisent un ouvrage de base intitulé *Science Writing in Asia: The Craft and the Issues* (la rédaction scientifique en Asie: l'aptitude et les questions). Ce manuel a été préparé en collaboration par le professeur Mack Laing, le

rédacteur en chef de *Depthnews Science*, Paul Icamina, et moi-même. Fondé sur notre expérience commune en tant que journalistes scientifiques, il traite notre spécialité sous un angle asiatique tout en retenant certaines idées occidentales. Avant la parution de ce manuel, la plupart des textes utilisés étaient essentiellement de source occidentale. Il est actuellement publié en anglais, en indonésien et en thaï; une version en népalais est en préparation.

Des monographies et des spécimens de bon et de mauvais journalisme constituent normalement le fond du matériel didactique utilisé dans ces ateliers. Les monographies servent à montrer aux participants comment il faut disséquer un gros ouvrage pour en extraire l'essentiel. Les spécimens d'articles, y compris les devoirs de rédaction faits pendant l'atelier, donnent de leur côté l'occasion de se donner des bons conseils et de parler des astuces du métier.

Une bonne partie de ce matériel s'est constituée au cours des années et il faut continuer de le développer. Le plus souvent, chaque atelier ajoute à ce qui a été fait par les autres dans ce domaine; mais il reste encore à faire en la matière, la qualité de l'enseignement dépendant évidemment de la qualité des manuels.

**Instructeurs.** La science et la technologie sont souvent considérées comme des rubriques «mortes». Aussi avons-nous constaté que l'instructeur doit être plus qu'un enseignant. Il doit aussi aider et motiver: il faut raviver l'intérêt du journaliste qui a pu s'émousser après plusieurs années de travail pour ces rubriques. L'instructeur doit aussi rehausser l'estime du journaliste pour sa profession. C'est seulement ainsi qu'il peut lui donner une nouvelle impulsion et l'encourager à mieux écrire.

Tout au long de nos cours, nous insistons sur le fait que nous sommes là en tant que journalistes et disposés à échanger les fruits de l'expérience avec nos collègues. Cette attitude s'impose pour la simple raison que les journalistes ont souvent tendance à croire qu'ils en savent plus que les autres, ce que nous reconnaissons en fait en les invitant à échanger entre eux leurs connaissances.

Cette approche est nécessaire également parce que personne n'oserait prétendre devenir un expert dans tous les domaines de la science et de la technique. Certes, on peut être un expert de l'environnement, en biotechnologie ou en informatique, mais jamais en tout. Cet échange favorise la participation, chacun apportant une partie de son savoir, contribuant ainsi à une compréhension plus globale des sujets traités.

---

### Rapports entre la science et les médias

En un sens, nos ateliers sont un point de rencontre pour les scientifiques et les journalistes. Il y arrive souvent que la discussion ne se limite pas à la question scientifique débattue, mais porte aussi sur les nombreux problèmes auxquels se heurtent scientifiques et journalistes. En fait, c'est inévitable bien que ce ne soit pas prévu au programme.

La première fois que cela s'est produit, nous ne savions vraiment pas comment réagir, mais, petit à petit, nous nous sommes aperçus que nos ateliers pouvaient

contribuer à une meilleure compréhension réciproque entre scientifiques et médias.

Nous savons maintenant que ces rencontres sont fort utiles et nous les avons incluses dans nos exercices pratiques. Dans le cadre de l'atelier, les journalistes doivent écrire des articles scientifiques et techniques et, au lieu de laisser aux seuls instructeurs le soin d'en faire la critique, nous invitons généralement des scientifiques et des techniciens à faire leurs commentaires. Cela contribue à améliorer la qualité des exposés.

Ces échanges ont aussi pour résultat d'améliorer les rapports personnels entre journalistes, scientifiques et techniciens, faisant naître une confiance mutuelle et annonçant bien souvent une future collaboration.

---

### Evaluation et formation complémentaire

Une formation complémentaire est particulièrement utile dans le cas des journalistes scientifiques. Cette vérité a été exprimée dès 1970 lorsque Alton Blakeslee, rédacteur scientifique de l'Associated Press, déclara à l'atelier de rédaction scientifique PFA-NSK: «Vous ne cesserez jamais d'apprendre. Outre vos cours, il vous faut lire constamment.»

Les futurs ateliers ne devront pas nécessairement se limiter à la rédaction scientifique en tant que telle; on pourrait les concevoir comme des séminaires d'orientation visant à tenir les journalistes au courant des dernières nouveautés de la science et de la technologie.

Aux Philippines, l'association des journalistes scientifiques et techniques organise des réunions hebdomadaires avec des scientifiques. Au déjeuner, on parle des derniers progrès de la science. Toutes les discussions sont consignées de sorte que les journalistes disposent à la fois d'une source de connaissances et de bons sujets d'articles pour leurs périodiques.

Sachant qu'il existe un besoin de formation complémentaire, il faut à tout prix évaluer les pro-

grammes actuels afin de s'assurer que l'enseignement réponde bien aux besoins des participants. Des questionnaires à cet effet ont été élaborés par la PFA et tous les ateliers sont examinés de très près, à la fois pendant qu'ils sont en cours et après leur clôture. Cette évaluation permet d'améliorer chaque cours par rapport au précédent et d'accumuler ainsi connaissances et expériences.

---

### L'avenir

Un aspect de la formation à long terme devrait être examiné de plus près: les cours réguliers de journalisme scientifique sanctionnés par un diplôme. Il y a bien quelques universités d'Asie qui offrent un ou deux cours sur ce sujet, mais aucune université de la région n'en fait une spécialité.

A longue échéance, des cours universitaires en cette matière, qu'ils soient destinés aux journalistes ou aux scientifiques, devraient beaucoup contribuer à améliorer l'information du public en science et en technologie. Les établissements d'enseignement de la région donnent déjà des cours de science et de technologie; ce qu'il faut maintenant, c'est que leurs étudiants fassent comprendre aux populations d'Asie en quoi ces matières intéressent leur vie quotidienne.

Quelques universités des pays membres de l'Association des Nations de l'Asie du Sud-Est (ANASE) envisagent d'inscrire le journalisme scientifique à leur programme. Or, tout comme pour nos ateliers, les moyens de formation de maîtres sont insuffisants. Il est certain que le besoin de cet enseignement ne fera que croître au cours des prochaines années. Encore une fois, si nous en croyons notre proverbe chinois, ce n'est qu'en apprenant aux universités, aux instituts de presse et aux médias «à pêcher» que nous pourrions répondre à cette demande.

